

FRANÇOIS DE LANNOY PRÉSENTE



JEAN LACIPIÉRAS
ALIAS CAPITAINE LUDOVIC DE L'ARMÉE SECRÈTE

COMMENT J'AI INFILTRÉ LA GESTAPO

MÉMOIRES D'UN AGENT DOUBLE



ÉDITIONS PIERRE DE TAILLAC

Jean Lacipiéras
alias Capitaine Ludovic de l'Armée secrète

COMMENT J'AI INFILTRÉ LA GESTAPO

MÉMOIRES D'UN AGENT DOUBLE



ÉDITIONS PIERRE DE TAILLAC
L'HISTOIRE MILITAIRE AUTREMENT

I
CAPITAINE LUDOVIC
CONTRE GESTAPO
LA DRÔLE DE GUERRE

Dans les derniers jours d'août 1939, je suis, comme tous les Français de mon âge, appelé sous les drapeaux. Mon père avait fait la guerre de 1914 qui devait être la dernière. C'était apparemment une erreur, puisque me voici appelé à remettre ça à mon tour. Il s'agit cette fois encore d'en finir une fois pour toutes. Malheureux peuple français, qui va ainsi de dernière guerre en dernière guerre, avec la même touchante bonne foi. Mais, je dois le reconnaître, il y va avec de moins en moins d'enthousiasme, ce qui fait honneur, sinon à la force de son raisonnement, du moins à celle de ses réflexes.

J'ai vingt-trois ans, je suis sergent de réserve et je gagne 1,85 franc par jour. Il ne me faut pas longtemps

pour reconnaître que cette modeste somme paie très largement les services que je rends à la mère-patrie dans les rangs du 14^e régiment d'infanterie de Toulouse. Étant né consciencieux, j'aspire à changer de situation, non pour augmenter mon gain qui est étroitement fixé par les règlements, mais pour en améliorer le rendement. Je décide de m'engager dans le corps franc que notre régiment a reçu ordre de constituer. Le colonel ne me cache pas sa surprise :

« Puisque vous tenez à vous faire casser la gueule, je n'y vois pas d'inconvénient. »

Ils sont nombreux dans ce brave régiment ceux qui tiennent à se faire casser la gueule. Sur les 3000 hommes de l'effectif, on trouve cinq volontaires pour me suivre. Je suis le plus âgé et je serai le chef. Comme il faut tout de même faire meilleure figure vis-à-vis des grands chefs, on m'attribue d'office toutes les « brebis galeuses » que l'on suppose avoir plus de valeur guerrière que les autres. Étrange supposition qui pourrait me conduire, si j'avais mauvais esprit, à douter de l'utilité de la préparation morale du soldat. Triste préparation morale d'ailleurs que celle de ma génération. On avait presque honte de se dire patriote. On entendait prôner : « le drapeau

dans le fumier » et « les balles pour nos généraux ». Tout cela se paie.

Quoi qu'il en soit, mon corps franc est une véritable unité disciplinaire. Ce sont de curieux soldats que ces volontaires. Si je demande l'heure à l'un d'eux, il sort trois ou quatre montres de sa poche. Ici, seul le courage compte ; le galon n'est qu'un attribut de convention, un sacrifice consenti aux innocentes manies des militaires professionnels.

« Voyez ce Lacipiéras comme il mène sa troupe de forbans », s'exclame un jour le colonel, admiratif.

Je hurlais : « Tas de salauds, de fainéants, je vais vous faire barder. »

Ils riaient tous sous cape. Dès que nous étions hors de vue du « Vieux », on se couchait dans l'herbe le temps prévu pour l'exercice.

Mais au baroud, c'est autre chose. Je suis dur, impitoyable. Je puis l'être, car je marche le premier et donne l'exemple.

Un matin, au petit jour, je constate que les Allemands ont hissé, pendant la nuit, leur drapeau au clocher du village du « no man's land ». Je pars, je rampe jusqu'à l'église, je monte au clocher, j'amène le drapeau et je hisse le nôtre à la place ; les balles crépitent autour

de moi sur les ardoises. À mon retour, je lis dans les yeux de mes hommes que je suis désormais leur chef incontesté. Je leur dis : « Si je recule, je vous autorise à me descendre. » Mais ils savent que j'abattraï celui qui flanche. En face de nous, les corps francs ennemis sont formés de Waffen SS. Le même esprit y règne, mais ces diables d'Allemands réussissent à rester militaires tout en étant guerriers. Entre nous il n'est pas fait de quartier, et on ne ramène pas de prisonniers. C'est la règle non écrite de nos combats. À quelques kilomètres de là, Darnand se bat magnifiquement. Nous étions frères en ce temps-là...

Le 30 octobre 1939, je reçois ma première citation. Parti en patrouille avec cinq hommes dans la région de Sierck, au bord de la Moselle, nous rampons dans la neige, traversons une eau glaciale et entrons dans une maisonnette à 300 mètres des lignes. En même temps, quelques Allemands entrent par les fenêtres sur la façade opposée. C'est un combat à la grenade, de pièce en pièce. Nous aurions dû nous exterminer mutuellement. Mais il y a parfois d'heureuses surprises à la guerre. Nous leur tuons deux hommes et nous sommes indemnes. À leur appel, un groupe nombreux vient encercler la maisonnette. Nous ras-

semblons les grenades qui nous restent. Nous les lançons à la fois dans toutes les directions, et grâce à ce feu d'artifice, nous sortons de cette trappe et rejoignons nos lignes sans dommages. C'est encore une heureuse surprise.

Le colonel me remet ma citation de la main à la main, sans le moindre appareil, sous forme d'un bout de papier, comme s'il s'agissait d'un bon vin. L'aumônier, de son côté, me donne un ruban de croix de guerre. Ce ruban était rare à l'époque. La mode ne s'en était pas encore emparée. Quelques mois plus tard, cela changera.

Le 10 mai marque la fin de cette drôle de guerre. L'offensive allemande déferle en tempête à travers les Ardennes. Le 19 mai, nous sommes dans le village du Chesne-Populeux dont les Allemands occupent la moitié. Une de nos patrouilles est encerclée dans une maison de l'autre côté du canal. Elle va être contrainte à capituler.

« Ce n'est pas la peine de sacrifier quarante hommes pour en sauver six », dit le colonel. Je décide de tenter ma chance et d'y aller seul. Le temps est clair, magnifique. Je franchis le canal, l'eau jusqu'à la poitrine, dans les hautes herbes. Je rampe à travers

les ruines et j'entends parfois à moins de vingt mètres les voix allemandes. Un fossé, heureusement à sec, me conduit jusqu'à la maison sans être vu. J'ordonne aux assiégés : « Laissez toutes vos munitions et partez par le chemin que je viens de prendre. » Tandis qu'ils sortent, je me précipite d'une fenêtre à l'autre. Je tire ici une rafale, lance là une grenade. Je monte au premier étage où je me livre au même jeu. Les Allemands, déroutés par cette activité, croient à l'arrivée de renforts. Je les tiens ainsi en haleine pendant quarante minutes tandis que notre patrouille rejoint les lignes. Je sors à mon tour et me jette dans le canal sous la protection du feu de la compagnie.

Je suis nommé adjudant et reçois la Médaille militaire. Cette élévation personnelle coïncide malheureusement avec la débâcle de nos armées.

Pendant la retraite, j'assure avec le corps franc la protection des arrières du régiment. Le 18 juin, dans les Vosges, je pars en patrouille avec les six hommes de mon groupe de choc. Ce devait être la dernière fois. Encerclés par des SS en nombre considérablement supérieur, nous sommes pris sans possibilité de résistance.

Après avoir passé quelques jours dans une caserne de Neufchâteau où la garde est sévère, je suis transféré au camp de Chaumont. Dès ce moment, je n'ai plus qu'une pensée : l'évasion. J'ai jusqu'à présent combattu ouvertement les armes à la main. Je suis désormais un soldat sans armes ; mon combat ne cessera pas, mais il revêtra de multiples formes.

Dans mon pays, la montagne donne des jambes et le soleil de l'esprit. J'ai affaire à des Poméraniens, gens de plaine et de ciel gris. Contre toute vraisemblance, je simule des rhumatismes aigus dans la jambe droite et, tout le jour, je traîne lamentablement la patte. Au bout de trois semaines de ce difficile exercice, j'obtiens l'autorisation de passer la visite à l'hôpital.

Peu à peu, par morceaux, j'ai pu me procurer des vêtements civils. Cette tenue hétéroclite, une capote militaire recouvrant le tout, ne paraît surprendre personne. Il est vrai que l'armée française, et spécialement les corps francs, donnent à cet égard l'exemple de la plus aimable fantaisie. Je me joins au groupe des malades, ou plutôt des honorables tire-au-flanc qui se dirigent vers l'hôpital à l'autre bout de la ville. Boitant très bas, je me laisse peu à peu distancer. J'espérais ainsi, au prochain coin de rue,

pouvoir leur brûler la politesse. C'eût été trop simple. Le feldwebel me voit et détache un de ses hommes pour m'accompagner. Nous sommes seuls, le groupe est hors de vue. J'avise un de ces petits édicules, monopole regrettable de l'urbanisme français, qui va en l'espèce m'être fort utile. Un destin favorable l'a placé à côté d'un petit mur de jardin ; je fais signe à mon cerbère que je désire m'arrêter. « *Gut, gut* », dit-il, en s'asseyant sur le trottoir. Je ne perds pas une seconde, je lui arrache son arme et lui assène un coup de crosse sur la tête. Je saute le mur, je jette ma capote et prends mes jambes à mon cou.

Je mène désormais l'existence, devenue classique, du prisonnier évadé. Dormir le jour, marcher la nuit, éviter les agglomérations. Je vais de ferme en ferme. Malheureusement pour moi, la nature m'a doté d'une apparence assez redoutable surtout lorsque mes joues s'agrémentent d'une barbe de quatre jours. Les paysans sont gens prudents. J'ai beau dire que je suis un prisonnier évadé et que j'ai faim, on fait rentrer les enfants et les portes se ferment à mon approche. Seule une brave fermière m'offre une soupe au lait, exception qui confirme la règle.

Un soir, à la tombée de la nuit, à la sortie d'un village sur les bords de la Seine, j'avise une roulotte de bohémiens. Je frappe, une matrone paraît, m'accueille et me nourrit généreusement. Ces braves gens qui m'ont peut-être pris pour un des leurs me manifestent une grande confiance en discutant devant moi de la vente d'un cheval volé aux Allemands. Cet animal, blanc de nature, vient d'être teint en noir par leurs soins. Et la pluie menace ! Faut-il aller l'offrir aux paysans des environs au risque de le voir déteindre ? Ne vaut-il pas mieux attendre le retour du soleil ? Grave question. Comme je métonne qu'ils soient incapables de prédire le temps par les cartes, ils se déclarent cependant en mesure de dévoiler mon avenir. Et la gitane me prédit, sans doute pour me donner du courage, une vie calme, tranquille et heureuse ! Le lecteur en jugera. Aimables fantaisistes ! Je les quitte, réconcilié avec mes semblables et nanti, ô miracle, d'une petite somme d'argent.

Parvenu à la Seine, je fais un grand détour pour tromper une poursuite éventuelle, car mon cas est grave ; j'ai assommé une sentinelle. Je remonte vers le nord, on ne me cherchera pas dans cette direction.

Me voici en gare de Dijon, exténué de fatigue, mort de faim, sans un sou. Je ne peux plus marcher, il me faut prendre un train quelconque vers le Midi. J'avise sur le quai un groupe d'ouvriers qui chargent des caisses dans un wagon. Sans rien demander à personne, je prends une caisse sur le dos, je me mets dans la file, pénètre dans le wagon et ressors aussitôt à contre-voie. Un cheminot m'a vu et me jette : « Planque-toi sous cette rame. Au démarrage du train, tu sauteras sur le marchepied après le contrôle allemand. »

Ce que je fais sans autre difficulté. Quant à voyager sans billet, c'est un jeu d'enfant.

À Lyon, en zone libre, je suis sauvé. L'autorité militaire me délivre un ordre de mission pour aller me faire démobiliser à Toulouse. Je rentre ainsi chez moi ayant, en une petite année, bouclé la boucle, riche d'expériences diverses, chargé aussi de colère et d'humiliation.

LA RÉSISTANCE ET L'ESPRIT D'OFFENSE

J'ai assisté à la retraite des armées, à l'exode des populations, mais je ne sais pas tout, et c'est seulement en arrivant à Toulouse que je mesure l'étendue du désastre. J'apprends les conditions de l'armistice, je mesure ses conséquences pour notre pays. J'apprends aussi que la lutte continue ; nos alliés tiennent bon, ce n'est qu'une bataille perdue.

Dès la sortie de la gare, je constate avec écoëurement que les cafés toulousains n'ont rien perdu de leur joyeuse animation. C'est la même foule bruyante, haute en couleur, brûlée par le soleil et gorgée de vin. La vie reprend et on pourrait croire que la paix est rétablie. Cette alerte de quelques semaines ne touche après tout que les gens du Nord. Il y a bien quelques Allemands à Biarritz, mais si peu encore et, dans l'ensemble, le Midi est indemne.

Je ne peux plus tolérer ce spectacle, je ne peux plus souffrir mes compatriotes. Le souvenir des patrouilles dans les forêts brumeuses de l'Est m'obsède, un démon intérieur me pousse. J'entends l'appel de Londres, je ne le suis pas. Je suis trop attaché à mon sol. Et puis, je ne suis pas un politicien, mais un

Infiltrer la Gestapo... Telle est l'incroyable mission que va remplir, durant la Seconde Guerre mondiale, le capitaine Ludovic de l'Armée secrète.

Grâce à un courage et à un culot à toute épreuve, Jean Lacipiéras (de son vrai nom) va gagner la confiance des Vichystes et, ce qui est beaucoup plus rare, de l'occupant allemand.

Gravissant les échelons, ce résistant va bientôt être chargé de mener la répression contre la résistance dans la région de Nîmes ! C'est un double jeu très dangereux qui commence alors pour le capitaine Ludovic. Il prend tous les risques pour avertir ses camarades résistants des opérations allemandes, alors qu'il peut être démasqué à tout moment...

Récit haletant et authentique, *Comment j'ai infiltré la Gestapo* vous fera découvrir la Seconde Guerre mondiale de manière complètement nouvelle : à travers les yeux d'un agent double !

16,90 €

